

CULTURE

31

Beautés muettes, beautés burlesques

CINÉMA Le 46^e Festival de La Rochelle, qui s'ouvre vendredi, consacre une rétrospective aux drôles de dames du cinéma muet.

On découvrira l'actrice Ossi Oswalda dans deux comédies de Lubitsch : *Je ne voudrais pas être un homme* (1918) et *La Princesse aux huîtres* (1919).

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
marie-noelle.tranchant@lefigaro.fr

On sera féministe, et très joyeusement, au Festival international du film de La Rochelle qui se tient du 29 juin au 8 juillet. Grâce au patron de Lobster Films, Serge Bromberg, «Les drôles de dames du cinéma muet» vont faire escalade sur les quais du vieux port. Il a composé une anthologie de neuf comédies sorties de 1918 à 1928, à la veille de l'avènement du parlant. Dix ans de complicité burlesque entre des réalisateurs célèbres, Lubitsch en tête, et ses vedettes féminines qui profitent des *roaring twenties* pour manifester leur impertinence, coupe de cheveux à la garçonne et tentatives de conquête sociale. Elles ont un culot d'enfer, parlent comme des charretiers, affolent les hommes et ravagent les décors. Elles s'appellent Ossi Oswalda, Clara Bow, Colleen Moore, Gloria Swanson, Beatrice Lillie ou Marion Davies. Philippe d'Hugues, historien du cinéma, coauteur notamment de *l'Almanach du cinéma* (Encyclopaedia Universalis), évoque pour nous ces belles pétulantes.

La plus emblématique de l'époque est sans doute Clara Bow, qu'on verra dans *It* de Clarence T. Badger (1927) : «*Louise Brooks, qui s'y connaissait, a écrit que "Clara Bow était les années 1920", rappelle Philippe d'Hugues. Le type même de l'adolescente déhanchée, exubérante,*

dans le vent, la "flapper" - bonjour Fitzgerald! Après une enfance difficile, Clara Bow devient un produit de la Paramount, réputée pour ses comédies, qui lui réserve des personnages de jeunes écrivelines. C'est elle qui lance à l'écran la "It girl" : le "it" est une invention de la romancière et scénariste Elinor Glyn - les grands noms du scénario sont souvent féminins, à l'époque : Frances Marion, Anita Loos... Avoir "ça", c'est avoir une forme de sex-appeal infaillible, le magnétisme d'une personnalité sans contrainte, et qui se fiche du qu'en-dira-t-on. » Sans contrainte, Clara Bow l'était, incontestablement, avec ses aventures scandaleuses qui ont fini par laisser la Paramount. À la fin de sa vie (elle est morte en 1965, à 58 ans), elle récapitulait : «*Nous avions de la personnalité, nous faisons ce qui nous plaisait et menions joyeuse vie. Aujourd'hui, les*

stars sont plus sages et finissent leur vie en meilleur état. Mais nous nous amusons beaucoup! »

Colleen Moore, elle, «*c'est le style midinette. Un œil bleu et l'autre brun, l'air à la fois ingénue et volontaire, elle a joué la petite campagnarde candide qui arrive en ville dans de nombreux mélés. Étrangement, Eisenstein avait trouvé qu'elle était la seule interlocutrice valable à Hollywood!* » À l'avènement du parlant, elle deviendra écrivain et femmes d'affaires : on lui doit un manuel d'opérations boursières à l'usage des femmes, *How women can make money in the stock-market*. » Serge Bromberg a choisi de la programmer dans deux comédies d'Alfred E. Green de 1926 : *Irene*, où elle est une modeste jeune fille venue chercher fortune à New York, qui devient mannequin, et *Ella Cinders*, Cendrillon exploitée par sa belle-famille que le cinéma va méta-

morphoser. Elle aussi mérite de compter parmi les «*flappers*» insouciantes et insolentes.

L'ascension sociale des «*shop girls*» est un des ressorts de la comédie hollywoodienne. Gloria Swanson joue également une petite vendeuse qui fait un saut dans le monde de la riche bourgeoisie dans *Tricheuse* d'Allan Dwan (1924). Elle y exerce sa fantaisie pleine de rythme :

«Un côté chaplinesque»

«*À 15 ans, rappelle Philippe d'Hugues, elle apparaît dans les comédies loufoques de Mack Sennett. À 20, elle est déjà star et excelle dans les comédies de charme sophistiquées de Cecil B. DeMille, où elle arbore une garde-robe extravagante.* » Après une parenthèse française, le temps de tourner *Madame Sans-Gêne* de Léonce Perret et d'épouser le marquis de La Falsie, elle fondera sa propre société

de production, la RKO, grâce à la fortune de bootlegger de son amant du moment, Joe Kennedy.

Marion Davies, qu'on verra dans deux films de King Vidor, *The Patsy* (Une gamine charmante, 1927) et *Show People* (Mirages, 1928), est liée à un autre grand nom de la vie publique américaine, celui de Randolph Hearst, le magnat de la presse qui a inspiré Citizen Kane.

«*Elle peut être très drôle, avec un côté chaplinesque, comme lorsqu'elle parodie le comique affecté de Gloria Swanson dans Show People*, dit Philippe d'Hugues. Mais Hearst n'aimait pas voir sa maîtresse dans la loufoquerie. Il a édicté pour elle une sorte de code Hearst, selon lequel elle ne devait jamais jouer de rôle de garce, ou de mère (sic), ni embrasser son partenaire, ni être traitée de façon ridicule. Pas question qu'elle reçoive des tartes à la crème! » Un peu étouffant pour l'héroïne de *The Patsy*, qui revendique de n'avoir pas «*un point de vue féminin*» : «*Je suis une femme - et je suis pleine de points de vue!*», réplique-t-elle. La réplique mériterait de devenir aussi célèbre que la «*goutte d'atmosphère*» d'Arletty.

Les deux comédies allemandes de Lubitsch avec Ossi Oswalda ne manquent, elles non plus, pas de points de vue : *Je ne voudrais pas être un homme* (1918) et *La Princesse aux huîtres* (1919) jouent sur les changements de condition, du féminin au masculin (pas si enviable), de la riche bourgeoisie à la noblesse (pas si simple). De quoi faire le bouquet de ce feu d'artifice burlesque.

Au programme de la 46^e édition

Le Festival international du film de La Rochelle est connu pour ses belles rétrospectives. Cette 46^e édition met à l'honneur deux grands B : Bergman, pour célébrer le centième anniversaire de sa naissance, avec 20 films restaurés et un documentaire de Margarethe von Trotta, *À la recherche d'Ingemar Bergman*, et Bresson, avec l'intégrale de ses treize films. Hommage aussi à trois cinéastes

vivants, Aki Kaurismäki, Philippe Faucon et l'Argentine Lucrécia Martel. La section Ici et Ailleurs propose une quarantaine de films du monde entier, pour la plupart inédits. La section Découverte met en lumière cette année le cinéma bulgare. La section D'hier à Aujourd'hui parcourt l'histoire du cinéma à travers de nombreuses comédies, de Blake Edwards à Comenchi. Côté animation,

un hommage à Nick Park et aux studios Aardman.

Côté documentaire, un ensemble sur la création artistique. Une nuit blanche avec Christopher Walken. Et toujours, des ciné-concerts, des films pour les enfants, des rencontres avec réalisateurs, acteurs, compositeurs. Plus de 200 films en dix jours. Jusqu'au 8 juillet. M.-N. T. www.festival-larochelle.org

La Collection Pinault entre au couvent en Bretagne

ARTS Rennes inaugure le site des Jacobins avec «*Debout!*», morceaux choisis d'un ensemble en partie exposé à Venise.

VALÉRIE DUPONCHELLE
Envoyée spéciale à Rennes

L'art contemporain, bannière des temps modernes? À l'heure où Rennes inaugure son Couvent des Jacobins, site patrimonial métamorphosé en un gigantesque «*centre de congrès du XXI^e siècle*» à une heure vingt-cinq de Paris-Montparnasse, pôles professionnels qui se veut capable de rivaliser avec Bordeaux, Nantes ou Lille, voici ce nouvel invité qui ouvre le bal. Il est fracassé, comme *Dino*, 1993, la Ferrari rouge devenue un ready-made et une vanité de Bertrand Lavier, vedette polémique de la Fiac 2013 qui convoque le souvenir du Mémris de Godard et la mort de BB, son héros. Il est précieux comme *Cri*, 2013, d'Adel Abdessemed qui a transformé Kim Phuc, l'enfant au napalm de la terrible photo de Nick Ut Cong Huynh au Vietnam en 1972, en délicate statue d'ivoire. Il est souvent étrange comme le *Boy with Frog*, 2009, de l'artiste américain Charles Ray, nu surdimensionné en statue héroïque qui tient une grenouille par une patte et qui longtemps a nargué Venise à la Pointe de la Douane. Il trône désormais, seul, dans le cloître redevenu immaculé et hérité d'un cadre somptueux.

En 2008, «*les élus ont acté*» le projet de rénovation de cet ancien couvent du quartier Sainte-Anne, vidé par la Révo-

lution, longtemps occupé et transformé par les militaires et leurs usages, classé monument historique en 1991, propriété de Rennes Métropole depuis 2002. En 2010, le projet de l'architecte breton Jean Guervilly est choisi car il est le plus conforme aux souhaits des Monuments historiques. S'ensuivent un gigantesque chantier, interrompu par des fouilles archéologiques, et un investissement public total de quelque 106 M€ qui ont soulevé le bâtiment historique, créé de nouvelles fondations, creusé quinze mètres sous le niveau du sol. S'y trouve désormais un auditorium de 1200 places à l'acoustique symphonique. Le résultat est aussi spectaculaire que son monolithique gris acier qui sort des vestiges à ciel ouvert du couvent et joue le rôle de tour du futur et de signal.

La sculpture à l'honneur

«*François Pinault est arrivé très tôt dans notre projet. Je lui ai proposé d'en faire partie en plein chantier qu'il a visité avec casque et bottes, en imaginant déjà ce qu'il pourrait y apporter*», nous confie Nathalie Appéré, Lorientaise et maire de Rennes depuis 2014. «*En tant que propriétaire du Stade Rennais Football Club, il est depuis longtemps du côté de nos supporters. Il avait déjà prêté La Nona Ora, de l'artiste Maurizio Cattelan au Musée des beaux-arts de Rennes en 2014 qui confrontait cette installation de 1999 (Jean-Paul II écrasé par une météorite, NDLR) avec la peinture religieuse du XVII^e».* » «*Debout!*», l'exposition

de la Collection Pinault inaugure donc le rez-de-chaussée de cet espace de 15000 m² au cœur historique de Rennes, posant toutes ses stars de l'art contemporain comme les gardes du palais. Caroline Bourgeois, la commissaire de ce chapitre breton, a dû aussi imaginer son exposition quand les murs, les sols même, la palette des matériaux étaient encore des idées.

Monument historique et nouveaux matériaux étincelants obligent, elle a opté, avec le scénographe Eric Morin, pour de simples rideaux blancs qui remplacent des cimaises malvenues, après tant d'années de chantier. Comme la lumière de l'Ouest entre directement dans nombre des salles de l'exposition, c'est la sculpture qui est la reine de cette première rennaise en 40 œuvres et 22 artistes. Thomas Houg, le sculpteur britannique de Los Angeles intronisé sur le ponton du Palazzo Grassi à Venise, est le roi de ce prologue. Son *Baby*, 2009-2010, l'essence d'un corps et d'un geste en une sculpture monumentale, accueille les visiteurs de cette méditation sur la catastrophe et la réponse des hommes. Son fantôme noir se dresse un peu plus loin et ouvre la réflexion sur ce qu'est le dessin, sur ce qu'il apporte le volume et l'échelle (*Striding Figure II* (The Ghost), 2012).

Avec un sens très sûr de l'accrochage, Caroline Bourgeois choisit les œuvres comme autant de petits cailloux blancs. Tous ensemble, ils dessinent une ligne



Boy with Frog (2009), de Charles Ray, dans le cloître du couvent des Jacobins. PINAULT COLLECTION

et un récit. C'est de l'art conceptuel! L'autoportrait en résine et fibre de verre du sculpteur américain Duane Hanson (*Seated Artist*, 1971) contemple le drame de Kim Phuc et la voiture détruite, comme au cinéma, de Bertrand Lavier. L'enfer des frères Chapman, neuf spectaculaires vitrines où les artistes britanniques ont recréé leur vision de la folie nazie, est expressionniste (*Fucking Hell*, 2008). *Romeo*, 2010, le corps chrétien sculpté dans la cire par l'artiste belge Berline De Bruyckere, trouve là un rayonnement intemporel. La suite Henry Taylor, peintre noir de Los Angeles que tout le monde s'arrache, désormais. Au Musée des beaux-arts, Tatiana Trouvé fait un solo éblouissant entre sculptures et dessins, preuve qu'elle aurait bien mérité de représenter la France à Venise.

«*Debout!*, exposition de la Collection Pinault», au Couvent des Jacobins et «*Tatiana Trouvé*» au Musée des beaux-arts, Rennes (35), jusqu'au 9 septembre. «*Vincent Gicquel, C'est pas grave*», jusqu'au 26 août à La Crie, Centre d'art contemporain de Rennes.

EN BREF

Festival des cinémas arabes

L'Institut du monde arabe à Paris accueille du 28 juin au 8 juillet le premier Festival des cinémas arabes, sous la présidence d'honneur de l'actrice et réalisatrice Hiam Abbass. Quatre-vingts films sont programmés, répartis en trois sections : la compétition de longs et courts-métrages récents, sous l'œil d'un jury fiction présidé par Faouzi Bensaïdi et d'un jury documentaire présidé par Serge Le Péron; deux hommages, l'un au Libanais Jean Chamoun, l'autre à l'Algérien Mahmoud Zemmouri; et la section «*Un regard sur le cinéma saoudien*», pour faire le point sur un cinéma en pleine évolution, qui affichait au dernier Festival de Cannes ses ambitions dans le domaine de la production et de l'équipement en salles. www.imarabe.org